

Tout aurait pu continuer ainsi

Il n'est pas de secret que le temps ne révèle. Je croyais pourtant que le mien échapperait à cette règle. Il l'avait fait pendant près de quinze ans et c'était déjà très bien. Cela n'avait d'ailleurs plus aucune importance maintenant. Je vais mourir. On dit qu'on meurt plus facilement en ne laissant derrière soi aucun secret, aucun mensonge. Mais qu'est-ce que ça veut dire plus facilement ? On meurt et puis c'est tout. C'est avant qu'il faut se préoccuper de la vérité. Je ne tenais pas particulièrement à ce que la vérité éclate. Ni à ce qu'elle n'éclate pas. J'ai toujours été comme ça. Pas indécis, pas désinvolte, non, plutôt fataliste. Chez moi on dit *che sarà sarà*. Et c'est peut-être pour cela que j'avais appelé ma fille Sara. Je ne me souviens pas de l'avoir fait délibérément, bien sûr. C'est plus probablement une coïncidence. Ce qui ne l'est pas c'est que le secret dont je parle concerne ma fille. Ou devrais-je arrêter de l'appeler ma fille ? Non, ça c'est impossible. Elle a toujours été ma fille et le demeurera. Si elle le veut bien. Car désormais elle connaît la vérité. Pourtant je n'ai pas peur. Si ça ne change rien pour moi ça ne changera rien pour elle. Il va lui falloir cependant un peu de temps. Elle vient quand même d'apprendre coup sur coup que celui qu'elle croyait être son père va mourir, et que celui qu'elle ne savait pas être son père vient de mourir. Elle va vivre une période difficile entre deux morts.

Tout avait mal commencé. Souvent une vie qui débute mal reste bancal jusqu'à la fin. Mes parents habitaient Bologne. Mon père faisait des petits boulots et ma mère était femme de ménage. Ils étaient communistes et vécurent difficilement la montée du fascisme dans les années 20. Ils émigrèrent en France en 29. Mon père trouva du travail comme ouvrier agricole. Ma mère eut deux garçons. Mon frère Mauro naquit en 32, moi en 34. La guerre arriva et n'arrangea pas les choses. Ces temps difficiles ne sont pourtant pas ce qui me marqua le plus. En temps de guerre l'enfance a l'inconscience pour elle. Elle en fait un terrain de jeu. C'est lors d'un ces jeux que le drame se produisit. De temps en temps nous rendions de petits services à la résistance. Un soir Mauro et moi avions pris nos vélos pour rejoindre un groupe de maquisards à qui nous devions transmettre une information. Les Allemands nous avaient repérés et tirés dessus. Nous avions réussi à nous enfuir à pied à travers les bois. Par chance ce soir-là,

peut-être voyant qu'ils avaient affaire à des gosses, les Allemands n'avaient pas insisté. Nous avons couru longtemps. Au bord d'un éboulis je suis tombé et je me suis rattrapé de justesse. Mais je n'avais plus de force. Je me voyais me fracasser quelques mètres plus bas. Marco est venu m'attraper mais il a dû faire un faux mouvement et c'est lui qui est tombé. Je suis allé chercher mon père et nous l'avons remonté. Mauro, victime de sa chute et d'une mauvaise fracture, est resté boiteux. Les maquisards ne reçurent jamais l'information. Nous n'en avons su les conséquences qu'après la guerre. Nous n'avons jamais reparlé de cette nuit. Nous avons compris que ce que nous prenions pour des jeux étaient finis, mais aussi qu'ils n'avaient jamais été que des illusions de jeux. Heureusement, pour moi, il était trop tard pour briser l'enfance. Pour Mauro, infirme, tout a été différent à partir de ce jour-là. Je n'ai jamais su s'il m'en voulait, s'il s'en voulait. Je n'ai jamais eu qu'une attitude envers lui, celle de payer ma dette. Plutôt refermé sur lui-même Mauro vécut des moments difficiles. L'adolescence d'un boiteux n'est pas une partie de plaisir. Aucune bande ne l'acceptait. Aucune fille ne voulait de lui. Aucune femme n'a voulu de lui plus tard. Sauf Adèle.

Adèle et moi nous marièrent en 1961. En comparaison de la vie qu'avaient menée mes parents et de celle que j'avais eue jusque-là, les années soixante étaient pleines de bonheur et d'espérance. Nous étions effectivement heureux. Je travaillais dans une cimenterie et gagnais suffisamment ma vie pour faire vivre une famille. Peut-être parce que, même si le progrès technique était partout sensible et transformait rapidement la société, la course à l'argent n'avait pas encore été proclamée de façon impudique. Marc, que j'appelais Marco en souvenir de mes origines, naquit en 62 et fut tout de suite un merveilleux enfant. Adèle, qui ne travaillait pas, comme encore beaucoup de femmes à cette époque, s'en occupait le mieux du monde. Plusieurs années passèrent sans qu'un autre enfant ne vienne rejoindre le foyer. Je consultai en secret un spécialiste qui me confirma ce que je craignais. Procréer était terminé pour moi. Peut-être le ciment. Je n'en dis rien à Adèle qui espérait toujours. Marco grandissait et nous enchantait, ce qui rendait moins amère son attente.

Tout aurait pu continuer ainsi encore de longues années. Mais Adèle s'ennuyait. Le progrès technique transformait la femme en ménagère attentionnée. Nous pûmes acquérir en quelque temps une machine à laver, une télévision, le téléphone et une voiture. Mais Adèle était insensible à ce progrès-là et réticente à être la parfaite maîtresse de maison. Elle l'utilisait certes, mais ses attentes étaient tout autres. Elle

avait gardé ses rêves et ses ambitions. Elle voulait travailler et voyager. Elle voulait sortir du petit monde dans lequel elle vivait à l'étroit. Elle avait facilement mis de côté ses aspirations durant les premières années de la famille, dont la constitution représentait déjà en soi une découverte sinon une aventure. Désormais, à un stade où la vie semblait se ralentir et menaçait même de se figer, Adèle était sujette à un mal de vivre de plus en plus obsédant. Je pense que c'est à ce moment que Mauro entra vraiment dans sa vie.

Mauro venait souvent à la maison. Il n'avait pas de famille à lui et considérait la nôtre comme un succédané acceptable. Nous le traitions du mieux possible. Lorsqu'il était avec nous il était gai et parlait volontiers. Marco l'adorait. Mauro avait ce qu'on appelle une bonne situation et nous gâtait beaucoup. Jamais il ne passait à la maison sans apporter un cadeau à Marco. Je n'étais pas jaloux. Je ne pouvais gâter mon fils de la même façon mais Mauro savait s'y prendre pour rendre les choses simples et naturelles. Pour Adèle il avait choisi une autre manière. Un jour par semaine il l'amenait au cinéma, à un spectacle, faire du shopping ou une balade. Il avait du temps de libre. Elle aussi. Les loisirs se développaient, il y avait le choix. Je n'étais pas jaloux. Je sentais qu'Adèle allait mieux. Ces sorties lui faisaient du bien. Celles que nous faisons le weekend étaient trop conventionnelles. C'étaient des sorties en famille, pas des sorties de couple. Mauro donnait à Adèle tout ce que je n'avais ni le temps ni les moyens de lui offrir. Et je trouvais ce succédané acceptable.

Tout aurait pu continuer ainsi encore de longues années. Mais l'équilibre qu'on trouve à un moment de la vie est toujours fragile. Rien de surprenant, c'est simplement la définition d'un équilibre. Et peut-être est-ce cela qui fait que la vie est supportable. Ou pas. Adèle tomba enceinte. Elle décida que j'étais le père. Passée la surprise je fis comme si j'étais le père. Ma dette envers Mauro avait atteint, et peut-être dépassé, son maximum.

Et c'est là, alors que tout aurait dû changer, que tout continua ainsi encore de longues années. Mauro passait à la maison, peut-être un peu plus souvent. Adèle et lui continuaient leurs sorties. Et sans doute aussi leurs ébats. Une petite fille naquit en 70. On me laissa élégamment le choix du prénom. Sara était merveilleuse. Je l'aimais comme un père. Mauro, qui ne pouvait avoir qu'un doute, l'aimait comme un oncle. Marco, qui ne savait rien, comme un frère. C'était un équilibre plutôt stable. C'est la

force des secrets. Ils sont faits pour ne pas rompre un équilibre qui a été long à atteindre. Ce sont les pare-feu du destin. Mais malheur à celui qui en détient un. Le secret peut ronger.

Comme le cancer. J'avais cinquante ans. Même un incurable optimiste ne peut rien contre une maladie incurable. Je n'avais aucune chance. La maladie gagna haut la main. Lorsque je sus que mes jours étaient comptés je me demandai si je devais révéler la vérité, et si oui, à qui. Les réponses variaient selon les jours. Je décidai de commencer par tout dire à Sara. Sa réaction fut celle que j'avais anticipée. Surprise, incompréhension, déni, puis acceptation. Je n'avais par contre pas prévu les conséquences que cette révélation allait avoir sur moi-même. Elle me fut si douloureuse qu'elle parvint à me faire oublier la maladie. Malgré son jeune âge Sara sut trouver les mots justes pour que, si mon corps s'altérait irrémédiablement, mon esprit au moins retrouve un peu de sérénité. Je voulus ensuite parler à Mauro, lui dire de prendre bien soin de Sara, sa fille, mais aussi de Marc et d'Adèle. Je n'avais aucun doute. Une nouvelle famille unie se reconstituerait aisément sans moi. Je n'en eus pas le temps. Il y a plus rapide que le cancer.

On retrouva Mauro mort chez lui. Une balle dans la tête. En apprenant la nouvelle on évoqua immédiatement un suicide. Mon frère était très affecté par son handicap physique. Malgré les bons moments passés avec Adèle, avec nous, il était toujours dépressif. On ne trouva pas de lettre pour corroborer cette hypothèse. Je me demandais si Sara avait eu le temps de parler à Mauro. Celui-ci, devant la découverte de sa trahison à mon égard, aurait pu être submergé par la culpabilité. Mais Sara m'assura qu'elle n'avait rien dit à Mauro.

La police et l'assassin savaient qu'il ne s'agissait pas d'un suicide. Je le savais aussi. Il n'y avait aucune arme à feu chez Mauro. Il n'y avait ni effraction ni désordre, il ne pouvait s'agir d'un crime de rodeur ou de cambrioleur. L'enquête se focalisa sur les proches de Mauro. Il fallut tout révéler. La police fit rapidement ses comptes. Un coucou, un cocu, l'affaire était claire. Mari d'une femme infidèle, j'avais un mobile, la vengeance. J'étais le principal suspect. Mais, hospitalisé, j'avais aussi le meilleur alibi possible. Mes moyens ne me permettant pas de payer quelqu'un pour tuer mon frère, ma culpabilité fut écartée. Adèle, Marc et Sara n'avaient pas de mobile évident. La police élargit le cercle des recherches. On éprouva les comptes de Mauro. On ne trouva rien.

J'étais affecté par la disparition de mon frère. J'avais compté sur lui pour prendre en charge ma famille, reconnaître Sara et s'occuper de Marc. Je me demandais pourquoi je ne lui en avais jamais voulu. Je devais être doté d'un caractère particulièrement conciliant. Mais ce n'était qu'en surface. En réalité les choses étaient beaucoup plus compliquées. Je n'avais effectivement aucun ressentiment en côtoyant mon frère, je supportais sa présence, ses sorties avec Adèle, et même sa paternité. Ce sont là les contours de l'existence, inévitables, inéluctables. Je l'ai déjà dit, je suis fataliste. Pourquoi est-on fataliste par contre, ça je ne sais pas. Mais c'est comme ça. On n'y peut rien. Ou plutôt si. On peut entrer dans la danse. Il ne faut pas lutter au jour le jour. Il faut mimer le destin. Rompre l'équilibre. Une action forte, pour discontinuer. Sinon tout peut continuer encore de longues années. On peut *être* le destin. Une fois. Une fois dans sa vie. *Chi sarà sarà*.

J'avais bien préparé mon affaire mais j'avais surtout eu un peu de chance. D'abord, il m'avait fallu retrouver des survivants parmi les maquisards à qui, cette terrible nuit de 44, nous aurions dû apporter des informations capitales. Je les connaissais. Certains étaient restés dans la région. Il m'avait été facile d'expliquer que tout était de la faute de Mauro si l'opération avait mal tourné, avec pour conséquence des dizaines de morts. Enfin, il avait fallu que l'un des survivants soit suffisamment déterminé à se faire justice. C'est là que le destin que je voulais incarner me donna un coup de main sous la forme qu'il affectionne particulièrement, celle d'une coïncidence. Suite aux événements tragiques de cette nuit, cet ancien maquisard avait perdu son frère et avait juré de le venger si l'occasion se présentait. Un frère pour un frère. Il n'y avait là rien d'illégitime. De nombreuses années plus tard le serment tenait toujours mais le mobile était devenu insoupçonnable. Un secret peut en cacher un autre.

Je suis confiant. L'enquête piétinera longtemps et s'arrêtera un jour, faute d'indices. L'affaire sera classée. Je vais mourir bien avant mais je connais le futur. Mauro n'avait pas d'autre famille que la nôtre et ses biens suffiront à faire vivre Marc et Sara. Adèle trouvera sans doute quelqu'un avec qui partager ses rêves et ses fantaisies. Tout pourra continuer encore de longues années comme ça. *Che sarà sarà*. C'est vrai, il n'est pas de secret que le temps ne révèle. Mais j'aurais l'éternité maintenant.

Daniel Birnbaum 12900 signes